

Marie-Claire Blais, Margaret Atwood et les États-Unis : une certaine vision de la littérature

Eva Pich Ponce

Universidad de Sevilla

epich@us.es

Résumé

Cette étude vise à analyser l'importance des États-Unis dans l'œuvre de deux romancières canadiennes : Marie-Claire Blais et Margaret Atwood. Ces deux auteures ont vécu aux États-Unis pendant un temps et elles connaissent parfaitement la langue et la culture de ce pays américain. Nous observerons jusqu'à quel point l'expérience des deux auteures à Cambridge (Massachusetts) pendant les années 60 a marqué leur œuvre et leur conception de la littérature. Nous étudierons la représentation des États-Unis qui apparaît dans les textes de ces écrivaines. Cela nous permettra aussi de voir certaines similarités et différences entre l'écriture de Marie-Claire Blais et de Margaret Atwood.

Mots-clé

Littérature québécoise, États-Unis, Littérature comparée, Écritures

1 Introduction

Marie-Claire Blais et Margaret Atwood sont deux écrivaines fondamentales des lettres canadiennes. Blais est une auteure québécoise, associée à la tradition littéraire francophone par sa langue maternelle et sa culture. Margaret Atwood est une écrivaine canadienne anglophone dont les livres ont eu un succès très important, non seulement au Canada mais aussi au niveau international. Ces deux auteures appartiennent à la même génération (elles sont nées en 1939), elles ont commencé à écrire à la même époque et elles ont publié aussi bien des romans, que de la poésie et du théâtre. Cette étude vise à examiner l'importance que les États-Unis ont eu dans le parcours de ces écrivaines, étant donné que les deux ont vécu à Cambridge, au Massachusetts, en 1963. Cette expérience influencera fortement leurs œuvres, bien que d'une manière différente, et elle marquera surtout leur conception de la littérature.

2 Marie-Claire Blais et les États-Unis

L'œuvre de Marie-Claire Blais reflète les changements qui se sont produits dans la société et dans la littérature québécoise des années 60 à nos jours. Toutefois, il est nécessaire de souligner une certaine distance qui a distingué cette auteure d'autres écrivains québécois de sa génération, à cause des expériences qu'elle a vécues pendant ses séjours aux États-Unis, un pays qu'elle a finalement choisi comme endroit de résidence et où elle habite actuellement.

La relation entre Blais et les États-Unis a commencé très tôt, quand elle a été découverte par le critique Edmund Wilson après la publication de son premier roman, *La Belle Bête* en 1959. En 1963, Blais a obtenu une bourse Guggenheim qui lui a permis de vivre à Cambridge, au Massachusetts. Ce séjour a situé l'auteure entre deux mondes, celui de la Révolution Tranquille du Québec, caractérisée par une explosion culturelle et sociale et l'univers des États-Unis, plus violent, marqué par les luttes pour les droits civils des afroaméricains, par le féminisme émergent et par l'opposition à la guerre du Vietnam (Biron *et al.*, 2007 : 446-447).

Dans son ouvrage *Notes Américaines : Parcours d'un Écrivain* (1993), Marie-Claire Blais raconte comment était sa vie aux États-Unis pendant les années soixante. Cette œuvre est constituée par une série d'essais que Marie-Claire Blais avait publiés dans le journal *Le Devoir*. Ces textes mettent en évidence jusqu'à quel point cette expérience a été importante pour elle. Blais fait référence non seulement au temps qu'elle a passé à Cambridge, mais aussi aux moments vécus dans la communauté intellectuelle de Wellfleet à Cape Cod et plus tard à Key West. Dès le début, cette œuvre souligne la violence et la lutte pour la liberté qui caractérisait les États-Unis des années 60 :

Juin 1963 : cette année-là un grand président américain sera assassiné, avec la guerre du Viêt-Nam qui approche, chacun de nous assistera à la télévision, comme dans les journaux, à une ère de massacres traversée parfois de quelques prises de conscience collectives qui changeront le monde. (Blais, 1993 : 9)

L'auteure nous présente un pays marqué par la brutalité et les crimes. L'appartement qu'elle loue lorsqu'elle arrive aux États-Unis est situé dans un sous-sol, dans un bâtiment qui a des fenêtres cassées, des boîtes à lettres détruites. Les bagarres et les vols sont fréquents dans son quartier. Les jeunes qui sont arrêtés par la police sont généralement des délinquants habitués à vivre dans un milieu violent. Elle découvre des États-Unis caractérisés par la ségrégation raciale, les assassinats de familles entières, les viols, les incendies provoqués, la brutalité policière, la consommation de drogues. Toutefois, Blais découvre aussi des États-Unis marqués par une grande culture et où beaucoup de gens luttent pour défendre les droits humains.

En effet, elle décrit comment les étudiants passent beaucoup d'heures à lire dans les librairies et les bibliothèques des livres de Walt Whitman, Herman Melville, Henry James. Comme eux, Blais commence à lire les livres de nombreux auteurs comme Mary McCarthy, Elizabeth Bishop, Marianne Moore, James Baldwin, Richard Wright, Ralph Ellison, en même temps qu'elle apprend la langue anglaise. Ces lectures la rapprocheront de plus en plus de ce pays anglophone, dans lequel au début elle se sent complètement étrangère, incapable pratiquement de parler la langue, et qui finira par devenir une partie importante de sa « patrie spirituelle » :

[...] ces écrivains que je lis dans la fraîcheur d'une autre langue que la mienne – en même temps que j'apprends cette langue – en ces jours de juin très chauds où j'erre seule dans la ville, consciente de mon malaise, de mon étrangeté en ces lieux, me révèlent qu'un peu de ma patrie spirituelle m'attend ici, près d'eux. (Blais, 1993 : 11)

Le féminisme des années 60 et la forme de vie indépendante de certaines femmes et artistes qu'elle a connues aux États-Unis constitueront une source d'inspiration pour Blais. *Notes Américaines : Parcours d'un Écrivain* réalise un portrait de la vie de toute une série d'écrivaines et artistes que Blais a connues et admirées, et qui représentent pour elle, tel que l'a souligné Mary-Jean Green, une vie indépendante, dédiée à la

création artistique, malgré la société patriarcale et conservatrice qui les entourait (Green, 1995 : 125).

Notes Américaines fait aussi référence aux artistes dont la vie a été marquée par la couleur de la peau (l'ami afro-américain Robert) ou par des maladies comme le Sida (Anthony Perkins). La situation de la population afro-américaine surtout deviendra une thématique essentielle dans les romans de Blais (particulièrement à partir de 1995). Dans les années soixante, Blais a essayé de trouver des similitudes entre la situation des Noirs aux États-Unis et la société québécoise. Elle a trouvé des points communs dans la misère et les injustices que devait supporter la classe ouvrière au Québec, qu'elle décrirait dans *Manuscrits de Pauline Archange*, une œuvre partiellement autobiographique, dans laquelle Blais dénonce l'obscurantisme de la société québécoise qui a caractérisé son enfance. Dans *Notes Américaines*, elle explique comment quand elle a vu un homme noir qui cirait les souliers d'un blanc, elle s'est souvenue de tous les jeunes ouvriers du Québec : « c'est à eux tous que je pense, ces petites filles, ces jeunes garçons d'une race d'esclaves, chez nous, dans mon pays » (Blais, 1993 : 32-33).

Entre 1964 et 1971, elle a habité à Cape Cod, avec l'artiste Mary Meigs et l'activiste Barbara Deming, qui serait emprisonnée fréquemment à cause de son opposition au racisme et aux armes nucléaires. L'expérience de Blais aux États-Unis pendant ces années est essentielle pour comprendre son écriture. La lutte de Barbara sera une source d'inspiration constante pour Blais, qui évoquera la vie de son amie non seulement dans *Notes Américaines*, mais aussi dans d'autres textes comme *Écrire des Rencontres Humaines* ou dans le récit « L'amie révolutionnaire », qui apparaîtra dans le recueil *L'exilé : nouvelles*. Dans ces trois textes, Blais raconte comment Barbara a jeûné pendant trente jours dans une prison. Elle évoque aussi l'opposition de Barbara à la guerre du Viêt-Nam, son désespoir lors de la mort du président Kennedy, et de Martin Luther King, avec qui Barbara parlait souvent au téléphone. Le massacre d'étudiants dans le campus de Kent University, qui apparaîtra aussi évoqué dans plusieurs romans de Blais, mit fin à l'espoir que Barbara avait dans la non-violence. À partir de ce moment, et comme Blais l'explique, l'activiste se rapprocherait davantage du mouvement féministe et dédierait le reste de sa vie à travailler pour aider les femmes. Comme l'a aussi remarqué Roseanna Dufault, tous ces événements sont très présents dans l'œuvre romanesque de Blais qui soulignera toujours dans ses romans l'importance de figures comme Barbara, qui luttent en faveur des droits de l'homme (2008 : 191). Ces expériences aux États-Unis ont doté l'œuvre littéraire de Blais d'une dimension éthique très importante : l'auteure dénoncera constamment les injustices sociales, l'intolérance, et les abus de pouvoir.

Dans *Notes Américaines* et *Écrire des rencontres humaines*, elle décrit aussi comment son ami Robert qui voulait être un grand écrivain, était ou bien trop visible ou bien invisible dans de nombreux cercles intellectuels, à cause de sa couleur de peau. Finalement, il a été obligé de s'exiler à Paris. Dans les livres de Blais, et comme l'auteure signale dans *Ecrire*, les personnages qui s'inspireront de Robert seront toujours des personnages nomades, comme le jeune afro-américain protagoniste du récit « L'exilé » (Blais, 2002 : 36), ou plus tard le jeune Tommy, de *Visions d'Anna*. Aussi bien le protagoniste de « L'exilé », Christopher, que Tommy, se sont vus obligés de se prostituer pour pouvoir survivre, de la même manière que Robert dut le faire à New York. Elle s'inspirera aussi de Robert pour créer le protagoniste de *David Sterne*, un roman qui présente toute une génération marquée et déçue par la guerre. Dans ce roman,

trois jeunes essayent de dénoncer la brutalité qui les entoure à travers la violence, la délinquance et le suicide. Blais signale, dans *Notes Américaines*, que le suicide de Michel Rameau dans *David Sterne* est celui de Jack, un ami toxicomane qui a sauté du dixième étage d'un hôtel de Boston, à cause des drogues et de la déception face à la guerre du Viêt-Nam. Selon Blais, la persécution de David Sterne, par la police, est l'histoire de Robert, poursuivi par le racisme Blanc (Blais, 1993 : 117).

Si *David Sterne* reflète les sentiments des jeunes des années 60 et 70, que Blais a connus aux États-Unis, *Visions d'Anna* et *Pierre – La Guerre du printemps* 81 (1984) mettent en relief la violence nord-américaine des années 80. Pierre est fasciné par les images violentes qui sont transmises par les médias :

Lorsque j'écrivais *Pierre*, je frayais avec des gens comme lui, groupes de motocyclistes, à travers les États-Unis et le Canada, je lisais leurs magazines, leurs littératures, afin de ne jamais perdre de vue le sujet de cette modernité tragique qui s'apparente à Pierre, Pierre qui semble sentimental et doux aux côtés de ceux qu'il côtoie, mais qui est encore une fois responsable du paysage très nord-américain où toutes les couleurs ont les teintes de l'acier. (Blais, 2002 : 76)

Toutefois, l'expérience de Blais aux États-Unis est reflétée surtout dans son cycle de romans inauguré par *Soifs*. Dans cette série de romans, l'action est située dans une île du Golfe du Mexique. Cette île constitue l'espace principal de ses œuvres des années 90 à nos jours. Blais y décrit l'ambiance intellectuelle qu'elle a connue à Key West, l'endroit où elle habite actuellement. Mais elle décrit aussi un univers marqué par la violence, les différences sociales et le racisme. Dans ces romans elle évoque les horreurs de l'esclavage, le racisme des années 60, les assassinats de Panthères Noires à Chicago, les massacres commis par des adolescents dans les écoles des États-Unis, les attaques du 11 septembre.

La relation si étroite que Blais a maintenu avec les États-Unis a doté son œuvre d'une thématique singulière qui, sans s'éloigner jamais complètement de la tradition québécoise, prend parfois une certaine distance par rapport à certaines préoccupations politiques ou culturelles de cet espace (et notamment des questions nationalistes), afin d'atteindre une vision plus universelle du monde.

Si la violence et surtout la violence dont elle a été témoin aux États-Unis a profondément marqué son œuvre, l'idéalisme et l'humanisme qu'elle a découvert dans ce pays sont aussi très présents et apportent une certaine lumière aux univers qu'elle décrit. Les mots d'espoir de Martin Luther King, de Malcom X, de James Baldwin, qui luttèrent pour la paix et la déception qui a suivi les assassinats de Kennedy et de Luther King, que Blais évoque à certaines reprises dans ses romans, conditionnent d'une certaine manière la dialectique qui apparaît dans son œuvre, dans laquelle la violence et l'espoir s'affrontent continuellement. Comme le titre de l'un de ses romans l'indique, *Dans la foudre et la lumière*, ses textes sont traversés aussi bien par les conflits et les calamités du XX^{ème} siècle que par la solidarité de certains personnages et surtout par la présence de la littérature car, pour Blais, l'écriture est « l'illumination dans le chaos » (1993 : 32).

3 Margaret Atwood : la recherche d'une identité

Margaret Atwood a aussi vécu aux États-Unis, pendant les années soixante. Comme Marie-Claire Blais, elle a habité à Cambridge, au Massachusetts, pendant plusieurs années. Atwood a suivi les conseils de Northrop Frye, son professeur à l'Université Victoria, à Toronto, qui l'a encouragée à concilier son travail comme écrivain avec la vie académique universitaire. C'est pour cela que de 1961 à 1963, et grâce à une bourse Woodrow Wilson la première année et à une bourse du Canada Council la deuxième, elle a réalisé une Maîtrise à l'Université de Radcliffe, aux États-Unis, et plus tard, en 1965, elle a commencé un Doctorat en littérature, aussi dans cette université là.

L'expérience d'Atwood aux États-Unis a marqué profondément sa vision du Canada et de la littérature canadienne. Comme l'ont souligné plusieurs critiques, le sentiment national canadien qu'Atwood défendra dans ses romans a été impulsé surtout par le temps qu'elle a passé aux États-Unis, dans une ambiance universitaire très conservatrice et patriarcale, dans laquelle les étudiantes devaient servir le té et des biscuits, et où l'accès à certaines bibliothèques était interdit aux femmes. Atwood ne se sentait pas à l'aise dans cet univers académique, froid, hostile, et dans une ville comme Boston, dangereuse en comparaison avec Toronto (Cooke, 1998 : 87, 93, 143). Certains critiques ont remarqué, très justement, que comparés au Canada, les États-Unis étaient pour Atwood, trop familiers pour être exotiques, et trop différents pour qu'elle se sente à l'aise. Ce séjour l'a poussée à réfléchir sur des questions essentielles de l'identité, en tant qu'écrivaine canadienne.

À différence de Blais, Atwood arrivait dans un pays où l'on parlait sa langue, et où les gens pensaient qu'elle était originaire des États-Unis. Toutefois, pour Atwood, les États-Unis constituaient un espace étranger dans lequel elle commençait à penser aux similitudes et différences qui distinguent sa propre culture de celle de son voisin du sud. Marie-Claire Blais, dans *Notes Américaines : Parcours d'un Écrivain*, fait référence à l'ignorance de certaines personnes qu'elle a rencontrées aux États-Unis, et qui savaient très peu sur le Canada. Un étudiant lui a même dit : « le Canada n'est pas connu chez nous, le Canada, ce n'est rien. *It is nothing, just nothing* » (Blais, 1993 : 12-13). Mais dans les cercles artistiques que Blais fréquentait, et surtout auprès d'Edmund Wilson, elle a pu observer un certain intérêt pour la littérature canadienne, aussi bien anglophone que francophone.

Au contraire, l'invisibilité du Canada aux États-Unis, le manque de connaissances sur le Canada qui caractérisait ceux qui l'entouraient ont développé chez Atwood, une volonté d'affirmer l'existence de son pays d'origine, et de revendiquer la culture canadienne. Sa réflexion sur la littérature du Canada l'a poussée à écrire un manuel, *Survival*, dans lequel l'auteure décrit l'œuvre de toute une série d'auteurs canadiens. Avec ce manuel, Atwood a mis en relief qu'il existait une littérature canadienne, différente à celle qui s'écrivait aux États-Unis ou en Angleterre, une littérature qui avait ses propres inquiétudes, et qui ne constituait absolument pas une version inférieure de la littérature qui se faisait dans d'autres pays.

L'image que les États-Unis avaient du Canada, était celle d'un endroit intacte, dans lequel on pouvait s'éloigner de la civilisation. Dans le poème « At the tourist centre in Boston », Atwood met en question les stéréotypes du Canada qui existent à l'extérieur.

Dans ce poème, le paysage se voit réduit à une carte sur un mur, sur laquelle des points rouges représentent certaines villes et où il y a des photos où l'on peut voir des lacs, des rochers, une famille qui fait un barbecue. Cette vision touristique ou commerciale du Canada s'oppose à celle de la voix poétique qui pense à son pays et qui se souvient que dans celui-ci il y a des gens, des villes, de la sloche, des ordures. Le poème finit avec une dernière question qui pose le problème de ce que l'on sait sur la population du Canada, mais aussi sur la propre identité canadienne qui doit se construire : « who really lives there? ».

A travers ses œuvres, Atwood essaye de présenter une autre image du Canada, différente de l'image touristique qui existe du pays. L'auteure situe beaucoup de ses romans au Canada, et particulièrement à Toronto et elle choisit comme protagonistes certains personnages historiques de l'histoire canadienne comme Susanna Moodie ou Grace Marks. Les poèmes qui apparaissent dans le recueil *Journals of Susanna Moodie* se centrent sur une figure de l'histoire coloniale canadienne. Lorsqu'elle arrive au Canada, celle-ci se sent à la fois attirée et terrorisée par le territoire.

Si la plupart de ses romans sont situés au Canada, les États-Unis sont très présents dans son œuvre, qui reflète fréquemment la relation entre les deux pays. Dans *Surfacing* (1972), la narratrice met en relief la relation entre le Canada et les États-Unis. Elle présente une nature qui est surexploitée par l'homme, qui est remplie de slogans commerciaux. Selon l'un des personnages, les États-Unis ont exploité et pollué leurs propres ressources naturelles et vont bientôt vouloir utiliser celles de leur voisin canadien. Lorsqu'un personnage des États-Unis veut acheter la maison de la protagoniste, les autres figures romanesques pensent qu'il s'agit d'un espion qui cherche un endroit pour installer des bases militaires pour pouvoir tout contrôler. Cette exploitation des ressources fait référence aussi à la situation du Canada comme victime politique. Selon Pilar Somacarrera, « plus que représenter une nationalité en particulier, les américains sont dans le roman le symbole du pouvoir et de la destruction de la nature, indépendamment du pays duquel provienne cette agression » (Somacarrera, 2000 : 14, ma traduction).

Les États-Unis apparaissent surtout incarnés par des personnages qui pêchent de manière illégale, dans un lac, et qui ont un bateau plein de drapeaux. Ils n'hésitent pas à tuer un héron d'une manière gratuite. Cependant, à la fin du roman, la protagoniste découvre que ces personnages ne proviennent pas des États-Unis, mais qu'ils sont en réalité canadiens. Pour elle, cette confusion démontre jusqu'à quel point l'influence des États-Unis est en train de pénétrer et de modifier la manière d'être des canadiens.

Ce roman nous présente des personnages apparemment originaires des États-Unis, qui sourient et qui sont ignorants. Ce stéréotype apparaît aussi dans le poème « Backdrop addresses cowboy », dans lequel la voix poétique s'adresse à un cow-boy de l'ouest, qui sourit innocemment tout en laissant derrière lui désolation, ordures et morts. Ce cowboy essaye de traverser la frontière du Canada qui lui résiste encore. La voix poétique devient un « I / confronting you on that border, / you are always trying to cross ».

Les relations entre le Canada et les États-Unis sont aussi un thème central de *Two-headed poems* (1978), une série de poèmes qui réfléchissent sur la coexistence de deux cultures, qui peuvent être États-Unis vs. Canada ; Canada anglophone vs. Francophone. L'épigraphe fait référence à des frères siamois exhibés lors d'une exposition Canadienne en 1954. Les deux frères étaient unis par leurs têtes mais continuaient à être

en vie. Comme l'a souligné Pilar Somacarrera, ces jumeaux, qui rêvent d'être séparés, deviennent dans le recueil d'Atwood les deux têtes du Canada, avec ses deux langues et cultures officielles, mais ce sont aussi celles du Canada et des États-Unis, deux pays condamnés à vivre ensemble mais en conflit (Somacarrera, 2007 : 125).

La critique des États-Unis se fait encore plus évidente dans *The Handmaid's Tale* (1985), un roman qui présente une société du futur qui se définit comme étant parfaite, mais qui en réalité constitue un endroit dystopique, tyrannique, dans lequel toutes les libertés ont été supprimées. Ce qui était auparavant les États-Unis s'est transformé en la République de Gilead, un régime totalitaire, patriarcal et monothéiste dans lequel les femmes sont réduites au rôle d'esclaves sexuelles, et leur seule fin est la maternité. Le centre de Gilead est Boston, ou Cambridge, qui fut aussi le centre du puritanisme aux États-Unis. Selon Marion Wynne-Davies, Gilead constitue une allégorie politique des États-Unis des années 80, marqués par l'évangélisme et la méfiance envers le mouvement féministe (2010 : 40).

Atwood critique aussi la réduction des droits qui s'est produite aux États-Unis après les attentats du 11 septembre 2001, dans sa « Letter to America ». Dans cette lettre elle associe les États-Unis avec l'Empire Romain, et les Canadiens avec des gaulois romanisés. Elle critique l'attitude des États-Unis envers l'Irak, la dette américaine pour financer les guerres, les droits constitutionnels qui ont été éliminés.

Bien que sa critique envers les États-Unis apparaisse aussi bien dans ses romans que dans ses poèmes et essais, dans cette même lettre, Atwood déclare son admiration envers la littérature des États-Unis, qu'elle a pu connaître à fond grâce à ses études universitaires (elle admire des écrivains comme Mark Twain, Walt Whitman, Emily Dickinson, Hammett, Chandler, Hemingway, Fitzgerald, Faulkner, Sinclair Lewis, Arthur Miller (Atwood, 2005 : 280).

Les séjours d'Atwood aux États-Unis ont été essentiels pour sa conception de la littérature canadienne et pour forger ce sentiment national et cette réflexion sur l'identité, qui apparaît dans ses textes. Donc, pour conclure, on peut dire que dans le cas de ces deux auteures qui constituent des piliers essentiels de la littérature canadienne et québécoise, ce séjour à Cambridge, aux États-Unis, pendant les années 60, a profondément marqué leur conception de la littérature, et les États-Unis seront très présents dans leurs œuvres littéraires.

Références bibliographiques

Atwood, Margaret (1972) *Survival : a thematic guide to Canadian literature*, Toronto : McClelland & Stewart.

Atwood, Margaret (2005) *Writing with intent : essays, reviews, personal prose, 1983-2005*, Nueva York : Carroll & Graf Publishers.

Biron M., Dumont F., Nardout-Lafarge E. (2007) *Histoire de la littérature québécoise*, Montreal : Boréal.

Blais, Marie-Claire (1993) *Parcours d'un Écrivain, Notes Américaines*, Montreal : VLB Éditeur.

Blais, Marie-Claire (2002) *Écrire des rencontres humaines*, Quebec : Éditions Trois-Pistoles.

Cooke, Nathalie (1998) *Margaret Atwood : A Biography*, Toronto : ECW Press.

Dufault, Roseanna (2008) « Comment immortaliser les martyrs des années 1960? », in Ricouart et Dufault (éd.) *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montreal : Les Editions du remue-ménage, p. 181-192.

Green, Mary Jean (1995) *Marie-Claire Blais*, Nueva York : Twayne Publishers.

Somacarrera Íñigo, Pilar (2000) *Margaret Atwood*, Madrid : Ediciones del Orto.

Somacarrera Íñigo, Pilar (2007) « 'Ser testigo es necesario' : la poética política de Margaret Atwood ». *Asparkía*, 18, p. 119-137.

Wynne-Davies, Marion (2010) *Margaret Atwood*, Devon : Northcote House Publishers.